

Je lui apportai la natte ; il se coucha et commença à me parler comme il suit :

— " *Aïlaye* ! tu ne peux plus compter sur moi ;

— Comment, interrompis-je, qu'allez-vous donc faire, *Aïya* ? est-ce que mon malheur serait tel que déjà vous allez m'abandonner ?

— Non, non, reprit-il ; je ne voudrais pas te laisser, pauvre *Aïlaye* ; mais ma volonté ne peut plus rien, je vais mourir, j'ai le choléra : tu resteras seule. "

Je me mis à sangloter. Il m'en empêcha.

— " *Aïlaye*, continua-t-il encore, ne pleure pas, laisse-moi te faire ma dernière recommandation : quand je ne serai plus, ne retourne pas chez ta mère ; vous êtes beaucoup d'enfants ; tes frères te prendraient ce que je te laisserai ; reste ici, avec mon père et ma mère : ils ont de l'affection pour toi, et à cause de moi, ils te soigneront comme leur enfant. Mais surtout, *Aïlaye*, je t'en conjure, garde ton honneur. "

A ces mots, épouvantée du malheur qui allait fondre sur moi, je me mis à crier de tout ce que j'avais de voix et à appeler ma tante, qui était en même temps ma belle-mère.

Je frappais mon front contre terre avec désespoir. Ma tante arriva ; tout le monde avec elle ; la maison fut bientôt pleine.

La maladie faisait des progrès rapides : on m'emmena. Vers le milieu de la nuit, mon mari m'appela encore.

— *Aïlaye*, *Aïlaye* ! où est-elle ? Allez me chercher cette enfant. "

On lui répondit que j'étais trop désolée, trop jeune, que ce n'était pas possible. Mais il insista :

— " Je la veux, je veux la revoir une dernière fois. *Aïlaye* ! *Aïlaye* ! allez me la chercher. "

On m'appela. En arrivant je m'écriai :

— " *Aya* " et je me jetai à terre à côté de lui.

— " *Aïlaye*, répéta-t-il alors, c'est toi ? Je meurs ! ! toi, garde ton honneur, toujours, toujours ! " et il ne dit plus rien..... quelques instants après, il était mort. Tous alors, surtout sa mère et moi, nous éclatâmes en sanglots, je me frappais contre terre, désespérée ; je ne sais comment je ne me tuais pas : j'étais folle de chagrin. " Veuve à vingt ans, me redisais-je, " et je ne voulais ni boire ni manger.

Ainsi qu'il me l'avait recommandé, je restai chez ses parents, mais je ne voulais plus sortir, si ce n'est sur sa tombe et sur celle de mon fils. On les avait enterrés l'un près de l'autre ; la petite dépouille reposait près de la grande. Tous les matins je me dirigeais là, j'y restais et j'y pleurais ; puis, je revenais me cacher dans la maison ; j'étais folle !—ce fut ma vie de tous les jours, pendant six mois. Je ne connaissais ni Dieu ni la religion chrétienne. Enfin, n'en pouvant plus de tristesse, je formai le projet de quitter le pays. Pourquoi ? Je n'en savais rien.—La grâce me poussait sans doute : mais je l'ignorais alors et je pris ma décision comme une insensée sans en connaître le motif.

Je n'emportais que deux vêtements ; l'un sur moi, l'autre sous mon bras. Je laissai tous mes bijoux, sauf ceux que j'avais encore au cou, aux oreilles et aux pieds. Ainsi j'abandonnai la maison où j'avais été si heureuse quelques années. Puis, me dirigeant, comme d'habitude, vers les deux tombes, mon seul trésor, j'y restai davantage, j'y pleurai beaucoup plus aussi, et je m'enfuis pour ne plus revenir.

—J'allai donc à l'aventure ; mes parents et ceux de mon mari me cherchèrent-ils ? je n'en sais rien. Toujours est-il que je ne les revis plus, à part l'un de mes frères que je rencontrai depuis, ainsi que je le dirai plus tard.